



Philippe Laperrouse

Amour *et* algorithmes

Philippe Laperrouse

Amour et algorithmes

© Philippe Laperrouse, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4940-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Le 1^{er} juillet 2025, vers 10 heures du matin, Victor Tourdin se trouvait assis sur un banc public, sur le trottoir qui faisait face à l'immeuble où siégeait *Sport-news*, le seul hebdomadaire sportif de la région. À cette heure de la journée, la circulation sur l'avenue était fluide. Quelques personnes âgées promenaient leur animal préféré. Des gamins s'époumonaient en courant. Deux amoureux cheminaient en se regardant, main dans la main.

Le banc qu'il occupait se situait devant l'échoppe de la fleuriste Gina. Jadis, Victor s'y arrêtaient souvent pour acheter des roses à sa mère avant d'aller dîner chez ses parents. Soudain, il sentit une présence dans son dos ; Gina déposa à ses côtés un petit bouquet de violettes, puis s'en retourna à son magasin à petits pas. Elle n'avait rien dit ; elle avait seulement adressé un sourire de compassion à Victor, comme si elle avait tout saisi de sa situation sans que personne ne lui explique.

Il avait entre les mains un carton qui contenait une plante verte, une photo de ses parents, un carnet de notes et un mug orné du logo de son ancien employeur. Il venait d'être licencié de son job de journaliste sportif par la direction. Dans ces conditions, rares sont les ex salariés qui ont pour préoccupation immédiate d'analyser les raisons de leur sort. Comme tous ceux qui perdaient leur gagne-pain, Victor flottait entre amertume et ressentiment à l'égard du reste du monde qui l'informait de son insignifiance.

Plongé dans une forme d'hébétude, il se trouvait dans l'incapacité momentanée de réfléchir aux motifs qui avaient conduit à son licenciement. Avec un peu de lucidité, il aurait pu comprendre que son éviction était due à plusieurs phénomènes funestes qui avaient convergé, jusqu'à lui faire perdre son boulot.

Ses collègues avaient déjà, eux, mené une analyse de sa situation.

Pour Mathieu, le concierge du bâtiment avec lequel Victor prenait le

temps de discuter tous les matins, tout était la faute des Jeux olympiques de Paris. Pendant plusieurs mois, la frénésie s'était emparée du monde du sport. Elle s'était calmée. Les citoyens qui n'avaient jamais touché la moindre chaussure de course et qui s'étaient soudainement découvert une âme de joggeurs s'étaient tournés vers d'autres occupations. Désormais, les journaux populaires délaissaient les compétitions et préféraient parler de choses plus prisées : guerres, scandales financiers, pollution, etc.

Jean, l'intellectuel de la rédaction de *Sport-news*, avait un avis différent. La marche en avant du capitalisme libéral se poursuivait triomphalement, y compris et surtout dans le domaine de la presse. Peu à peu, les derniers titres indépendants tombaient entre les mêmes mains cupides. *Sport-news* ne pouvait pas faire exception. Son obédience régionale en faisait un petit hebdomadaire qui ne pourrait pas résister longtemps à l'appétit d'un grand groupe national. Comme Jean avait fait de solides études, ce qui était rare dans le milieu des reporters sportifs, personne n'avait osé contredire son diagnostic économique.

Louisa, la plus ancienne de la maison, pensait détenir le vrai motif qui expliquait le licenciement de Victor Tourdin : son âge. À 22 ans, il avait décroché son premier emploi deux ans plus tôt dans les bureaux de *Sport-news*. La perspective des J.O. avait entraîné un renforcement des équipes. Malheureusement, un an plus tard, les nouveaux financiers du groupe avaient exigé un accroissement de la rentabilité du journal. Et qui dit plus de profit dit souvent compression de personnel. C'est à ce moment-là que quelqu'un dans la hiérarchie de l'entreprise avait remarqué que Victor Tourdin était le dernier reporter embauché.

Louisa, qui avait l'oreille fine, prétendait connaître parfaitement celui qui avait poussé Victor dehors. Elle n'avait rien voulu dire, craignant sans doute – sait-on jamais – quelques représailles susceptibles de lui faire perdre son poste.

En tout cas, avait dit Louisa, ce n'était pas cette pauvre Marion Poulard. La rédactrice en chef qui ne se doutait de rien avait appris le 30 juin qu'il était dans ses attributions d'annoncer son licenciement à Victor et de procéder sans délai à l'exécution de la sentence. Victor devait

reconnaître que, pour quelqu'un chargé de virer un employé qui n'avait pas démerité, Marion s'était comportée de manière honorable. Elle lui avait clairement expliqué la situation et les ordres de la direction, tout en l'assurant de sa compassion.

Mais le fait était là : Victor et son carton étaient plantés sur le trottoir en ce début juillet, à 10 heures du matin.

Sur son banc, Victor vivait un long moment de consternation que l'intervention de Gina ne calma pas. Puis il réussit à remettre un peu de sérénité dans son esprit. Il n'existait pas de traité sur l'attitude à adopter quand on se trouvait dans sa situation. Enfin... il n'en connaissait pas.

En sortant des bureaux, il avait opté spontanément pour un comportement le plus digne possible, même si, pour la première fois de sa jeune carrière, il s'était senti le jouet d'une injustice dégradante. Ce qui lui vint à l'esprit, sur ce trottoir mal pavé, c'est que ce premier abaissement dont était victime son amour-propre professionnel allait être suivi rapidement de deux autres humiliations tout aussi déshonorantes.

Son père, Vincent, serait le premier à ne pas supporter sa nouvelle situation. De sa vie, Vincent Tourdin n'avait jamais été évincé de quoi que ce soit. Victor l'entendait déjà le traiter de jeune crétin, de mollasson et de froussard incapable d'affronter l'adversité. Louiset, la mère de Victor, tenterait de rappeler à son mari que lui avait vécu dans un marché du travail particulièrement stable, ce qui n'était pas le cas de son fils. En réalité, Vincent n'écouterait pas cet argument, puisqu'il aurait claqué la porte d'entrée depuis longtemps pour aller se calmer dans le jardin. Victor était issu d'une famille dans laquelle le père avait toujours raison, pour la bonne raison que c'était lui, le père.

La deuxième personne qui allait l'accabler de reproches, c'était Odile, la jeune femme à laquelle il s'était lié depuis un an. Il faut dire que la fille était d'une beauté étincelante. Lorsque Victor se montrait avec elle à son bras, il se prenait pour le roi des hommes.

Odile était danseuse au cabaret *Sensuality* ; c'était une sorte de

succursale locale d'un grand établissement de la capitale. Victor savait parfaitement qu'il l'avait séduite grâce à son titre de journaliste. Dans son ignorance du milieu de la presse, Odile se voyait déjà aux côtés de celui qui présenterait bientôt les actualités télévisées nationales. Rien que ça ! Bien sûr, ils emménageraient à Paris. Nul doute que le couple écumerait toutes les soirées branchées. Leur villa provençale les accueillerait en été, leur chalet alpin cacherait leurs émois en hiver.

Bref... Odile attendait une vie idyllique. Tout événement contraire à son rêve déclenchait sa fureur volcanique. Elle avait abandonné ses études en troisième. Elle était consciente de ne pas être d'un haut niveau culturel, mais elle avait admis – une fois pour toutes – que sa beauté pétillante compenserait ses difficultés intellectuelles et qu'elle lui ouvrirait toutes les portes.

Lorsque Victor lui apprendrait son éviction du journal, il allait subir la tempête. Selon toute vraisemblance, il serait traité d'incapable et de lâche. Les femmes, surtout du tempérament d'Odile, savent parfaitement culpabiliser les hommes en jouant sur leur amour-propre masculin.

Ce tour d'horizon plongea Victor dans une immense tristesse. À part prendre immédiatement un avion pour partir vivre en solitaire en Patagonie, il ne connaissait aucun moyen d'échapper aux tornades qui s'annonçaient.

Au moment où Victor, assis à côté de son carton sur un banc public, se désolait de sa nouvelle situation et de ses conséquences prévisibles, Lucie Vernon, qui passait inopinément par là, s'arrêta devant lui. Au premier coup d'œil, elle vit un jeune homme qui semblait en détresse. Il était vêtu modestement, d'un ensemble en jean sur un simple tee-shirt blanc. De sa main, il lissait convulsivement ses longs cheveux noirs qui tombaient en mèches sur ses yeux sombres. Il ne pleurait pas, c'était pire, il s'écroulait intérieurement. Son carton témoignait d'une perte d'emploi de fraîche date.

Elle comprit immédiatement sa situation, pour l'avoir vécue plusieurs fois.

Elle s'approcha de Victor et se présenta sans préambule :

— Lucie Vernon ! J'ai une solution !

Victor redressa un regard vide vers cette femme qui venait de l'interpeler sans façon. Son premier réflexe fut de penser qu'elle allait lui vendre quelque chose. Qu'on puisse avoir une réponse à un problème qu'il n'avait pas exposé lui parut louche.

— Fichez-moi la paix, je n'ai besoin de rien.

Pour toute réaction, elle s'assit à côté de lui sans y être conviée. Il ne put s'empêcher de constater qu'elle n'avait pas l'allure d'une marchande des rues. Elle pouvait avoir la quarantaine, mais la quarantaine dynamique et bronzée. Son regard bleu le dévisageait de manière agréable et conviviale. Il était cerné de quelques rides qui lui conféraient un air de grande sagesse. Il avait déjà remarqué ce curieux phénomène : avoir des ridules au coin des yeux, ça donnait un abord sympathique.

La femme poursuivit :

— Je ne connais pas votre nom, jeune homme, mais d'après le carton qui est à vos côtés et tout ce qu'il contient, il est facile de déduire que vous venez de perdre votre emploi, et que la nouvelle va être difficile à annoncer autour de vous.

Victor tenta une touche d'ironie :

— Vous en savez, des choses...

— Écoutez, dites-vous bien que vous n'êtes pas tout seul dans votre cas et qu'il existe des solutions honorables. Je vous donne l'adresse d'un bar-restaurant, *L'aideur*. Le patron, c'est Gil. Vous pouvez venir de ma part, je m'appelle Lucie ; il vous aidera à traiter votre problème. Ne craignez rien, il n'y a rien d'immoral ni d'illégal.

Au milieu de cette funeste matinée et d'un trottoir non moins sordide, Victor se sentit seul, avec pour uniques compagnons son carton et ses doutes. Poussé par la nécessité d'aller quelque part, il ne put faire

autrement que de diriger ses pas vers *L'aideur*. Chemin faisant et malgré ses soucis, une idée saugrenue lui trottait dans la tête : comment un commerçant intelligent pouvait-il utiliser un jeu de mots aussi moche que « l'aideur » pour baptiser son bistrot ? Certes, c'était du second degré, mais les chalands étaient-ils en mesure de s'attarder sur une blague à double sens ?

Le maître des lieux, Gil, était un gars jovial et accueillant ; il reçut Victor en le mettant immédiatement à l'aise. Son établissement était richement décoré dans un style 1920 : mosaïques au sol, boiseries, marbres sur les tables et sur le bar d'une longueur interminable. Quand on n'avait rien d'autre à faire, on avait envie d'y passer la journée.

— C'est Lucie qui vous envoie, c'est parfait ! Elle s'y connaît en bonshommes !

Lorsque Victor pénétra dans la salle, Gil abandonna les verres qu'il était en train d'essuyer et se précipita sur son visiteur, comme s'il l'attendait avec impatience. Le cafetier lui tapota longuement l'épaule en se présentant :

— Gil Tourneur ! Ma famille est dans la limonade depuis cinq générations.

Victor ne put éviter d'écluser une bière pour faire part de sa joie d'entrer dans l'établissement. Ensuite, Gil l'invita à le suivre dans un escalier en bois. Victor était partagé entre curiosité et envie de fuir.

À l'étage, il découvrit un décor qui n'avait rien de commun avec celui du rez-de-chaussée. En voyant l'air hagard de son visiteur, Gil eut le grand sourire de celui qui aimait étonner les autres.

Un immense plateau s'étalait sous les yeux de Victor. De multiples tables peuplaient cette surface ; elles étaient disposées sans ordre, parfois accolées, parfois solitaires. Une dizaine de personnes les occupaient. Certaines étaient plongées derrière le capot d'un micro-ordinateur, d'autres avaient déployé un quotidien devant eux, d'autres enfin téléphonaient. Certains regardaient le plafond d'un air exaspéré.

Devant la stupéfaction de Victor, Gil éclaircit la situation, en tutoyant

d'entrée son visiteur :

— Je t'explique ! Toutes les personnes qui sont ici ont perdu leur emploi. Plutôt que de les voir dans l'arrière-salle passer toute la journée devant un café, j'ai décidé de les accueillir convenablement. Cet endroit, c'est une sorte d'entreprise où les gens font ce qu'ils veulent : chercher un autre job, lire, étudier, écrire des poèmes ou des chansons, ou ne rien faire... Tu vas pouvoir utiliser cet espace comme eux. Si tu as du mal à avouer ton chômage à ton entourage, tu pourras très bien annoncer que tu te rends au travail tous les matins, avant de venir t'installer ici. Tu pourras y rester jusqu'au soir, on ne te demandera rien. C'est en quelque sorte une entreprise virtuelle, qui permet au salarié de sauvegarder l'illusion de sa vie quotidienne : aller au boulot et en revenir. Le seul bémol, c'est évidemment que je ne peux pas te payer.

Victor s'avoua surpris, mais intrigué. À son âge, il ne savait pas encore que l'apparence des hommes avait plus de valeur qu'eux-mêmes. En l'occurrence, Gil lui proposait de revêtir les habits d'un employé modèle, et le marché qu'il lui offrait était gratuit.

Il s'installa aussitôt. Il venait de trouver le moyen d'échapper à court terme à la vindicte d'Odile et de son père.